

EMILIA MASSON

LA STÈLE DE KARAHÖYÜK-ELBISTAN : NOUVEL EXAMEN*

Les hiéroglyphes hittites, ainsi que la langue qu'ils ont servi à noter, ont occupé dès le début une place importante dans l'œuvre anatolienne d'Emmanuel Laroche. Grâce à ses travaux, de nombreux progrès ont été accomplis dans ce domaine encore plein d'énigmes. Avec son ouvrage *Les hiéroglyphes hittites*, il a fourni un manuel précieux, indispensable à tous ceux qui se consacrent, de près ou de loin, aux écritures et aux civilisations anatoliennes ou asianiques.

En reprenant ici l'examen de la stèle de Karahöyük-Elbistan¹, qui a fait l'objet d'un de ses articles à une époque déjà ancienne, je voudrais lui témoigner toute ma gratitude pour m'avoir introduite dans les méandres complexes des antiquités de l'Anatolie.

Nos connaissances sur l'écriture hiéroglyphique demeurent inégales : si, d'un côté, on peut lire et traduire des passages entiers, en y observant des données grammaticales fort instructives pour l'étude des dialectes anatoliens, d'un autre, on se heurte à des difficultés encore insolubles. Cet état de choses est dû essentiellement à deux raisons, le hasard des découvertes et le caractère de l'écriture au II^e millénaire. En effet, la majeure partie des documents apparus jusqu'à présent sont récents (du x^e au vii^e siècle), alors que les témoignages de l'époque impériale se font toujours rares². D'autre part, durant la phase la plus ancienne, l'écriture s'exprime le plus

* Je voudrais exprimer ici ma profonde reconnaissance à l'égard de tous ceux dont l'aide ou les encouragements m'ont permis de mener à bien cette recherche. M. Raci Temizer, Directeur du Musée Hittite d'Ankara, m'a accueillie très aimablement et m'a facilité le travail dans son musée. Le professeur T. Özgüç, qui a découvert la stèle, m'a autorisée à présenter une nouvelle édition et m'a vivement encouragée dans cette entreprise. D'autre part, mon séjour à Ankara a pu être effectué grâce à l'aide et à l'hospitalité du Professeur K. Bittel et du Dr P. Neve. MM. Bittel et Hawkins ont bien voulu relire ce texte et me communiquer leurs observations.

(1) Principales abréviations utilisées :

Laroche, *HH* = E. Laroche, *Les hiéroglyphes hittites*, Paris, 1960.

Laroche, *Karahöyük* = E. Laroche, « Notes sur l'inscription hiéroglyphique de Karahöyük-Elbistan », *RHA* 11 (1950), p. 47-57.

Meriggi, *Glossar* = P. Meriggi, *Hieroglyphisch-Hethitisches Glossar*, Wiesbaden, 1962.

Meriggi, *Manuale* = P. Meriggi, *Manuale di eteo geroglifico*, I (1966), II, 1 (1967), 2-3 (1975).

Özgüç, *Raporu* = T. et N. Özgüç, *Karahöyük Hafriyatı Raporu 1947*, Ankara, 1949.

(2) Cependant, l'écriture hiéroglyphique a connu aussi un essor important à cette époque, et en particulier durant le règne de Tudhaliya IV (environ 1250-1225). Elle a eu à la fois un usage sacré, comme le montrent notamment des textes longs sculptés sur les quatre autels

souvent au moyen d'idéogrammes, lesquels sont parfois suivis d'un complément phonétique, mais dont on ne peut pas toujours deviner le sens.

Les documents datant de la période obscure, entre le XIII^e et le X^e siècle, présentent un intérêt particulier pour l'étude de l'évolution des hiéroglyphes louvites; dans la mesure où nous pouvons les comprendre, ils apportent des renseignements précieux sur les plans linguistique et historique. L'exemplaire le plus remarquable dans ce petit groupe d'inscriptions¹ est sans aucun doute la grande stèle mise au jour par les archéologues turcs sur le tell de Karahöyük, situé à 10 km d'Elbistan; elle est actuellement exposée sous une arcade extérieure du Musée archéologique d'Ankara.

Grâce à un excellent rapport de fouilles², on a une idée très précise de l'ensemble des découvertes de Karahöyük, qui renferment des vestiges de trois périodes importantes: romaine, hittite post-impériale et hittite impériale finissante³. Pour la période post-impériale, qui commence ici immédiatement après la chute de l'Empire, à savoir vers 1200, on distingue quatre couches de constructions, la première étant superposée aux maisons datées de l'ultime phase de l'Empire. Notre stèle, trouvée par chance dans sa position d'origine, appartient selon Özgüç à cette première couche, et serait par conséquent légèrement postérieure à 1200. Cependant, en raison de la proximité de vestiges plus anciens, le fouilleur espère que la lecture de l'inscription, ou du moins le type de son écriture, permettront de contrôler ou de vérifier sa datation⁴. Enfin, il convient de signaler que la stèle se trouvait solidement fixée sur une base, avec une vasque d'offrande placée tout à côté, ce qui a permis de constater dès le début qu'il s'agissait d'un objet de culte⁵.

Dans ce rapport, l'édition de l'inscription avait été confiée à H. G. Güterbock: il en a établi la copie, mais en renonçant à tout essai de transcription ou de traduction, à cause de la présence de nombreux signes nouveaux; il s'est limité à des commentaires prudents, comportant surtout des descriptions matérielles⁶. Cet auteur adoptait la datation proposée par le fouilleur, en raison du type de l'écriture, mais sans argumentation complémentaire.

Peu de temps après, E. Laroche reprend l'étude de ce texte⁷. En partant de la

circulaires d'Emirgazi, mais aussi un usage profane, ainsi sur le bloc de Köylütolu-Yala, ou encore sur une pierre rectangulaire trouvée avec les autels d'Emirgazi. Parmi les témoignages indirects possibles, fournis par les textes cunéiformes, on citera le passage de KBo XII, 38, II, l. 11-16, où le roi Suppiluliuma II raconte comment il a érigé la statue de son père Tudhaliya IV en y inscrivant (*andan* GUL-*šun*) ses exploits; pour l'interprétation de ce texte, voir H. G. Güterbock, *JNES* 26 (1957), p. 73-81, et plus récemment H. Otten, *MDOG* 94 (1963), p. 13-17; *Jahresber. Inst. für Vorgeschichte der Univ. Frankfurt*, 1976, p. 27-28.

(1) En dépit des difficultés posées par la datation, on peut classer ici la série des inscriptions de Kizildağ-Karadağ, dont on a une très bonne édition par S. Alp, *Anatolian Studies pres. to H. G. Güterbock*, 1974, p. 17-27. Il en va de même pour quelques inscriptions de Karkemish.

(2) Özgüç, *Raporu*.

(3) Özgüç, *Raporu*, p. 71.

(4) On trouve dans ce rapport une description détaillée des conditions de découverte de cette pièce exceptionnelle, enrichie par une série de photographies qui montrent son dégagement progressif, pl. VIII-X.

(5) *Raporu*, p. 70; voir aussi le commentaire épigraphique de Güterbock (note suivante), qui évoque les textes cunéiformes expliquant le caractère cultuel de ces objets.

(6) *Raporu*, p. 102-104, et pl. XLIX-LI; sur cette édition, voir le commentaire de Bossert, *Belleleten* 16 (1952), p. 520-522.

(7) *Karahöyük*, p. 47-56. Par la suite, E. Laroche a apporté de nombreux compléments à cet article dans les divers paragraphes de son ouvrage *HH*.

copie de Güterbock, il cherche à établir un examen paléographique plus détaillé et donne la première transcription, suivie d'une tentative de traduction. Les ressemblances existant entre les dessins de certains signes sur notre stèle et d'autres qui sont attestés sur tel ou tel document d'époque impériale constituent, selon Laroche, des indices en faveur d'une datation légèrement antérieure à 1200¹.

Vingt-cinq ans plus tard, la stèle de Karahöyük connaît une nouvelle édition, avec la publication du manuel hiéroglyphique de P. Meriggi². Le savant italien reproduit la copie de Güterbock, qui lui sert de base. Toutefois, il la complète, grâce à un examen de la pierre et à de nouvelles photographies, ce qui lui permet d'apporter des précisions supplémentaires et de compléter la lecture ou la traduction de quelques passages particulièrement clairs.

Enfin, dans le cadre de sa démonstration très convaincante sur l'usage des négatifs en louvite hiéroglyphique, D. Hawkins donne une traduction nouvelle de deux passages de notre document³.

Au printemps de 1977, à l'occasion de ma première visite à Ankara, j'ai eu le loisir d'examiner cette inscription singulière, et j'ai pu constater que, du fait d'une double chance, elle avait été gravée avec soin, et nous est parvenue dans un excellent état. C'est pourquoi il m'a paru opportun d'en établir une nouvelle copie⁴, et d'entreprendre ensuite une analyse paléographique, afin d'identifier dans toute la mesure du possible les dessins des signes. À l'aide des résultats obtenus par cet examen — qui est indispensable dans le cas de tous les documents non ou pas entièrement déchiffrés — il sera permis de présenter un essai de lecture et d'interprétation.

Répertoire des signes (fig. 1 et 2)

Dans ce répertoire, les signes sont répartis en deux groupes: le premier comporte les caractères déjà connus ou ceux dont le dessin a été identifié⁵; dans le second, on trouve des tracés propres à cette inscription et qui n'ont pas été reproduits jusqu'ici avec une précision suffisante, ou bien n'ont jamais été reproduits.

12. La plus ancienne attestation de ce groupe, représentant « statue/image », remonterait à l'époque impériale, sous la forme d'une graphie simple, très comparable à celle du n° 21 « héros »; le visage est réduit au profil, alors que le vase montre une forme presque circulaire⁶. La même variante se retrouve à la fin de la ligne 7 de la

(1) Ultérieurement, il semble avoir adopté une chronologie plus basse: ainsi *HH*, p. 262, pour la « période obscure », entre 1200 et 1000.

(2) *Manuale* II, 2-3 (1975), n° 101, p. 317-324 et pl. XIV.

(3) *Anat. Studies* 25 (1975), p. 131. Il convient de citer également ici les articles de H. Bossert, « Das HH Wort für Malstein », *Belleleten* 16 (1952), p. 495-545 et de M. Darga, « Ueber das Wesen des Huwasi-Steines », *RHA* 27 (1969), p. 5-24, lesquels discutent de notre document dans le cadre d'une étude plus générale sur les stèles.

(4) Cette copie a été effectuée à main levée devant l'original, car le décalque de la photographie de ce genre de pierres ne donne pas de résultats satisfaisants. Les proportions ont été obtenues en mesurant les espaces inscrits et les signes.

(5) Pour simplifier, ces signes sont cités uniquement d'après les numéros de Laroche, *HH*.

(6) Ce groupe figure plusieurs fois sur les autels d'Emirgazi, où il doit se rapporter aux statues divines: un commentaire plus détaillé à ce sujet sera donné dans une republication de ces autels. Ici, on évoquera seulement une analogie graphique avec le signe 13, *pár*, dessin d'une tête très schématisé à Emirgazi et beaucoup plus élaboré par la suite.

10		HOMME	193		LUNE
12		STATUE	198		NOM DIVIN
13		pari pár	199		DIEU de l'ORAGE
18		GRAND ROI	201		TERRE
19		á	202		LIEU de CULTE?
20		?	209		i/ia
24		COLERE	214		ní
29		tá	215		ha
35		na	225		VILLE
41		tà	228		PAYS
65		METTRE	234		TOUR de PORTE?
66		DONNER	235		TOUR
67		?	236		MURAILLE
90		ti	239		PORTE
100		ta ₄	247		MAISON
107		mu	259		?
110		ma	263		?
135		?	267		STELE
166		BON	270		FORT?
175		la	276		FRERE

Fig. 1. — Répertoire des signes.

278		li	434		ka
282		?	439		waji
284		?	445		lá'í lu
293		CHARS et CAVALERIE	446		ki
299		SIEGE	450		à '
326		tu ₄	454		NOM DIVIN?
329		RELATIF	469		?
332		NEGATIF	484		?
333		pa	SBo II,223		TITRE
346		?			
360		DIEU	A		
376		zi	B		
383		?	C		
386		?	D		
388		3	E		
389		tar	F		
390		SEIGNEUR	G		
391		mi	H		
395		nu	I		
415		sa	J		

Fig. 2. — Répertoire des signes.

stèle, dans un contexte particulièrement difficile, mais son identification paraît plausible.

13. Attesté ici à deux reprises, lignes 2 et 9, ce signe présente une graphie archaïque. Il a été identifié uniquement par Meriggi¹, lequel n'a cependant pas relevé qu'il précède deux fois un idéogramme verbal.

20. On trouve ici la plus ancienne attestation du groupe « visage+crosse » avec une forme légèrement différente, la crosse étant tournée dans le sens opposé².

65. L'idéogramme « placer, mettre » est attesté ici à trois reprises, lignes 2, 9 et face gauche. Jusqu'à présent, il n'a pas été reconnu à la ligne 2, où son dessin est légèrement différent, mais aussi reproduit de manière imprécise sur la copie de Güterbock³. Le seul reproche qu'on puisse formuler à l'égard du lapicide de notre stèle, pourtant très soigneux, est qu'il ne trace pas toujours ses dessins de la même manière.

66. La graphie de ce signe (ligne 9, non encore reconnu, et face droite) est caractéristique pour les documents de Tudhaliya IV; il convient de l'ajouter aux autres variantes citées chez Laroche. Ici, de même que dans les inscriptions archaïques, il possède la particularité d'une double orientation. Cependant, à côté de ce tracé, susceptible de représenter une schématisation de la main qui donne, on rencontre, aussi bien sur les documents impériaux que sur notre stèle, un dessin véritable de la main (face droite). Les deux graphies semblent avoir eu un usage parallèle à haute époque. Le meilleur exemple serait fourni par Yazılıkaya : durant une visite à Boğazköy (printemps 1977), il m'a semblé pouvoir compléter la lecture du nom du dieu Pisasaphi, en retrouvant les deux derniers signes manquant, avec le dessin suivant pour ce théonyme.



67. Actuellement, ce signe demeure particulier à notre inscription, mais une relation avec le n° 68 n'est pas exclue.

107. Graphie archaïque, bien attestée aussi à Emirgazi.

135. Dessin d'un oiseau huppé, ayant une valeur idéographique.

165. On aurait ici une variante pour *wà*, mais avec une valeur idéographique correspondant au n° 165 « bon », suivi d'un suffixe verbal. Cette lecture apporte une indication supplémentaire en faveur de l'équation 165-166, qui a déjà été proposée par Bossert et Meriggi⁴.

193. L'idéogramme pour ce nom divin, attesté à Topada, se retrouverait à la ligne 9 de la stèle.

202. Laroche voit dans ce signe une ligature des n°s 201 et 268 « ciseau », alors que Meriggi propose, à partir de cette identification, la valeur « pont »⁵. Les dessins des deux variantes sur notre stèle (ligne 5 et face droite), ainsi qu'une troisième

(1) *Manuale* II, 2-3, p. 317 et 321.

(2) Lecture déjà suggérée par Laroche, *Karahöyük*, p. 52.

(3) Pourtant sa présence, exigée par le contexte, avait été supposée par Meriggi, *ibid.*, p. 318.

(4) Bibliographie chez Laroche, *HH*, n° 166. Il convient en tout cas d'écarter le rapprochement entre ce signe et le n° 146, hapax sur un sceau, dont le tracé est plus éloigné; cf. Laroche, p. 51, suivi avec prudence par Meriggi, *Manuale* II, 2-3, p. 319.

(5) *Manuale*, II, 1, p. 45.

graphie fournie par la stèle d'Ispekçur, nous amènent à voir ici une combinaison des n°s 201 et 311 et à orienter alors l'explication de sa valeur dans une autre direction. Le signe 311, dont le tracé représente un support ou autel schématisé, est rare, et figure dans des passages obscurs. Mais il apparaît surtout en ligature : n° 350, combinaison avec une coupe, n° 478, combinaison avec 477 « feu, flamme », et enfin avec 476, dont le dessin ne se laisse pas reconnaître.

Deux de ces trois signes, les n°s 350 et 478, figurent dans un contexte intelligible, la liste d'offrandes A.11B, 6 de Karkemish. L'un, 478, détermine un mouton à sacrifier et désigne un holocauste, notion qui est d'ailleurs très bien suggérée par son dessin, des flammes au-dessus d'un autel¹. Le second, 350, représente une coupe au-dessus d'un autel, et doit, par conséquent, indiquer une offrande qu'on verse, une libation². Avec le mot *asharmi-* qui vient juste après, on trouve la précision qu'il s'agit d'une offrande sanglante³.

Par analogie avec ces deux signes, le dessin du n° 202, combiné avec celui de « terre, lieu » et « autel », devrait évoquer l'idée d'un lieu de culte en traduisant peut-être le terme *AŠ-RIHI.A* « lieux sacrés » des textes cunéiformes. Son attestation sur des stèles, objets culturels par excellence, viendrait alors renforcer cette hypothèse.

214. Ce signe conserve une graphie assez archaïque, comparable au dessin attesté sur Karadağ I, qui est classé sous le n° 143 chez Laroche, et identifié correctement par Meriggi⁴. On le voit également sur un sceau de Boğazköy, *SBo* II, 221 (d'où le n° 140 chez Laroche), qui porte peut-être le même nom que le sceau *SBo* II, 76.

234-236. La ligne 7 commence par trois dessins d'éléments de construction. Le signe 236 évoque parfaitement les remparts à créneaux qui sont bien connus en Anatolie et au Proche-Orient⁵, alors que 235 représenterait un type de tour dont ces murailles étaient garnies⁶. Enfin, 234 pourrait correspondre à une tour de porte appartenant à ces fortifications.

239. La découverte par P. Neve d'une inscription hiéroglyphique gravée sur le montant gauche de la Porte des Lions, à Boğazköy⁷, apporte une confirmation définitive pour l'identification de ce signe en tant que « porte ».

270. Le signe en forme de pointe de lance apparaît à plusieurs reprises dans ce texte (ligne 4, trois fois, ligne 5 et face droite, deux fois), mais aucune de ces attestations n'a été relevée⁸. Il pourrait avoir ici en même temps la valeur idéographique et la valeur syllabique. Son attestation sur la pierre de Köylütolu-Yala, ligne 2, ainsi que sur des sceaux impériaux, indiquerait un usage plus fréquent au II^e millénaire que par la suite.

(1) Cette interprétation était déjà proposée par Hrozny, *Inscr. hittites hiéroglyphiques*, Prague, 1933, p. 170 et n. 11, qui voit dans ce dessin « un autel avec des flammes »; de même chez Gelb, *Hittite Hieroglyphs*, I, p. 65.

(2) A côté de 27, bras tenant la coupe, qui représente plutôt l'acte de sacrifier.

(3) On aurait un participe passé passif d'un thème correspondant au hitt. *eshar* « sang », cf. Meriggi, *RHA* 11 (1933), p. 117 et *Glossar*, p. 36.

(4) *Manuale*, II, 2-3, p. 268.

(5) Pour ces fortifications, voir R. Naumann, *Architektur Kleinasiens*, 1955, p. 222-311, et en particulier, fig. 378-381.

(6) Comparer ce dessin avec un fragment de vase de Boğazköy, en forme d'enceinte de ville, chez K. Bittel, *Les Hittites*, Paris, 1976, p. 111 et fig. 102.

(7) *Istanbuler Mitt.* 26 (1976), p. 9-11 et pl. 1-2.

(8) Chez Meriggi, *Glossar*, ou Laroche, *HH*.

276. Les sceaux bigraphes de Meskene-Emar sont venus apporter une preuve nouvelle pour la valeur « frère » de ce signe¹.

278. A côté du dessin normal, sur la face droite, on trouve à la ligne 4 une graphie légèrement différente, mais qui ne peut, en aucun cas, représenter un *ni* comme le propose Meriggi².

332. La fonction de négatif a été démontrée pour ce signe par D. Hawkins, d'une manière très convaincante³. Ici, il apparaît avec une graphie plus récente.

383 et 386. La fonction du trait oblique et du crampon n'est pas encore bien établie pour les documents anciens. Dans ce texte, les deux noms propres dont la lecture est assurée, lignes 1 et 2, ne sont pas précédés du trait oblique qui sert de déterminatif personnel à l'époque tardive. Pourtant, il s'y rencontre au moins à deux reprises, lignes 6 et 9, en se rapportant probablement au même signe; noter que le dessin de ce groupe à la ligne 9 étant tassé par manque de place paraît légèrement différent. Grâce à cette équation, on peut déduire que le signe à la ligne 6 est également un idéogramme et qu'il convient par conséquent d'écarter dans ce passage la lecture d'un anthroponyme, *Lu-li-mi-la* ou *Su...-mi-la*⁴. D'autre part, on observe des petits traits verticaux au-dessus des trois derniers signes de la ligne 9, lesquels sont très probablement des idéogrammes, mais sans qu'on puisse décider s'il s'agit ici de la même marque ou du chiffre 1. Quant au « crampon », il apparaît quatre fois sur notre inscription, toujours au-dessus des idéogrammes, ainsi pour « ville » (trois exemples) et « homme » (un exemple).

Les attestations examinées ici ne permettent pas de définir la fonction exacte de ces deux marques à l'époque la plus ancienne. On constate seulement leur présence régulière devant des idéogrammes, en particulier celui pour « ville ». On peut se demander s'ils avaient au début le rôle de mettre l'accent sur un mot précis, exprimant une notion essentielle du texte.

454. On rencontre à la ligne 9 quelques difficultés de lecture, dues au manque de place. L'identification de cet idéogramme, précédé par un déterminatif, ne peut être assurée, mais le rapprochement avec le n° 454 nous paraît le plus plausible.

468. La nouvelle édition du groupe d'inscriptions Karadağ-Kizildag apporte la certitude que les n°s 468 et 469 sont identiques⁵.

A. On voit à la ligne 4 un dessin compliqué, représentant probablement la ligature du n° 299 et d'une sorte de triangle dont il est encadré⁶.

B. A ce dessin plutôt simple, ligne 4, on ne trouve pas de ressemblance parmi les signes connus. Il est impossible de décider s'il a ici une valeur idéographique ou phonétique⁷.

(1) Voir la communication présentée par E. Laroche pour la XXIV^e Rencontre assyriologique à Birmingham.

(2) *Manuale*, II, 2-3, p. 318; des doutes déjà chez Laroche, *Karahöyük*, p. 51.

(3) Article cité, p. 119-156.

(4) La première forme a été proposée par Güterbock, *Raporu*, p. 103, et adoptée par Laroche, la seconde par Meriggi, *ibid.*, p. 319.

(5) S. Alp, *Anatolian Studies Güterbock*, p. 26, a déjà suggéré cette équation.

(6) Classé chez Meriggi, *Glossar*, comme n° 310a, mais reproduit avec un dessin très imprécis.

(7) Voir Meriggi, *Glossar*, sous 300a.

C. On a identifié ce signe (face droite) comme une variante du n° 315, *ká | r*, ce qui permettrait éventuellement une lecture satisfaisante¹. Les différences, aussi bien dans l'orientation que dans le dessin, nous obligent à classer ce signe à part.

D-E. Dessins très proches, mais tout de même différents (lignes 5 et 6), pouvant faire penser à des armes ou instruments guerriers.

F-H. La ligne 9 se termine par trois signes de tracé nouveau, possédant probablement une valeur idéographique. Mais seule la forme de G pourrait être identifiée avec un type de vase.

I. Apparaît dans un contexte particulièrement obscur (ligne 5) et peut-être aussi dans une position qui n'est pas tout à fait normale.

J. Ce dessin (face droite) pourrait correspondre à un signe déjà connu, que nous n'arrivons pas à identifier.

Transcription et analyse du texte (fig. 3)

L. 1-3 : ^DU 346-li-67^{PAYS} STÈLE ARMA-FRÈRE X-ZITI-SEIGNEUR *la-mi-ni-à pari* METTRE GRAND-ROI *i/ja+ra/i-U* GRAND-ROI REL *+ra/i-i/ja* 346-li-67^{PAYS}
« Pour le dieu de l'orage, Armanani, (pendant qu'il exerçait) la fonction de seigneur de X et quand Ir-Tešub² (était) grand roi du pays de X, a érigé (cette) stèle. »

Le titre porté par l'auteur de cette stèle ne peut pas être précisé, mais il est attesté sur des sceaux de Boğazköy, et il n'y a aucun doute qu'il doit s'agir d'un haut fonctionnaire³. La forme *la-mi-ni-à* serait un datif temporel du substantif qui est à rapprocher de la forme verbale *la-ma-na-s₃-ta* et du groupe hittite *laman-*, *lamniya* « appeler, nommer, ordonner »⁴; la valeur « fonction, charge » serait secondaire.

L'identification de l'idéogramme « mettre » permet de retrouver le verbe de cet intitulé⁵; le signe 13 qui le précède a par conséquent le rôle de préverbe et il convient de lire *pari*⁶.

(1) Laroche, *Karahöyük*, p. 52, et *HH*, nos 315 et 445, propose ici une lecture *Lla-ká+ra-ma* susceptible de représenter le toponyme *Ta/egarama*, ce qui est adopté par Meriggi, *Manuale* II, 2-3, p. 321.

(2) L'interprétation des deux anthroponymes dans cet intitulé est ambiguë étant donné leur graphie idéographique. Nous adoptons ici les lectures qui nous paraissent les plus plausibles mais en ayant conscience qu'il pourrait s'agir d'autres noms également; ainsi Ir-Tešub pourrait être lu également Yarri-Tarhundus, cf. Hawkins, *Iraq* 36 (1974), p. 76.

(3) *SBo* II, 223, où ce groupe est écrit de manière identique, alors que sur *SBo* II, 210 et 229, il manque « seigneur ». On peut ainsi en conclure que ce titre possédait deux grades, la fonction simple et celle de « seigneur, chef... »; ajouter ces deux derniers sceaux pour le signe 312, 1 des *HH*.

(4) Rapprochement déjà fait par Laroche, *Karahöyük*, p. 51. Pour le sens « ordonner, commander » du hitt. *lamniya*, voir Friedrich, *Staatsvertr.* II, p. 92, n. 2.

(5) Meriggi, *Manuale* II, 2-3, p. 318, en a pourtant supposé la présence, mais il est difficile de le reconnaître sur la copie de Güterbock.

(6) Ce qui est la forme louvite pour ce préverbe. Cette lecture est d'ailleurs confirmée par des sceaux de Boğazköy : *SB* II, 14 qui porte le nom *Ibri-Sarruma*, l'élément *ibri* étant écrit 209-13 = *i-p(a)ri* (lecture établie par Laroche, *HH* n° 13) et *SBo* II, 110 et 111, duplicats, dont le nom est également composé avec *ibri* et qu'il convient d'ajouter au n° 13, 5 des *HH*.

Le nom du Grand-Roi a été lu *Ari-Tešub*¹, mais la récente identification du signe 209 comme *i*, *ia*² nous oblige à réviser cette lecture et à voir plutôt ici un *Ir-Tešub*, anthroponyme hourrite également bien connu³. Enfin, le sens « quand, si » pour REL + *ra/i* semble définitivement établi⁴.

Le nom du pays résiste malheureusement à toute tentative d'interprétation⁵.

L. 3 : à-*wa/i* VILLE-*mi-li ta-na-li wa/i-mi-?*
« et alors les édifices de la ville ... »

Le dernier signe de cette phrase, qui doit terminer la forme verbale, est difficile à identifier : il ressemble fortement au n° 215, *há*, mais avec une épine⁶. Quant à VILLE-*mi-li*, c'est sans aucun doute une graphie abrégée pour l'adjectif VILLE-*mi-na-li* qui s'accorde avec *ta-na-li*.

L. 4 : à-*wa-tá* SIÈGE-*mi-á-s* 270 SIÈGE-*tá*
« et une habitation puissante/dans la force (?) il a établie »

Le signe 270 apparaît dans cette phrase entre l'objet et le prédicat, et sa valeur idéographique paraît hors de doute. Étant donné son dessin, qui représente une pointe de lance, et d'autre part la suite du texte, qui évoque les diverses fortifications, on pourrait se demander s'il ne s'agit pas d'un symbole pour « force, puissance »⁷; ce pourrait être un synonyme du signe 28, dessin d'une main qui tient la lance.

L. 4-5 : à-*wa/i* A *i/ia-484 270-sa-270* TOUR DE PORTE (?) TOUR MURAILLE *mu-ki-270 +ra/i* D E LIEU DE CULTE (?) I *tá-tá-tá-nu-zi*

Ce passage renferme une longue énumération de constructions élevées dans cette ville et désignées pour la plupart au moyen d'idéogrammes. On devine qu'il s'agit de divers éléments de fortification et de constructions militaires. Le groupe final est indistinct : l'on ne peut pas dégager le verbe, si toutefois il est noté. La syllabe finale *-zi* indiquerait plutôt la présence d'un substantif au pluriel.

L. 6 : a-*wa/i-na* 383VILLE(?) C-*mi-ti* BON-*nu-tá*
« et alors avec ... (pour/de cette) ville il a favorisé »

Le verbe factitif est à lire *wasanu* ou *wasaranu*. Il s'agit probablement du dieu de l'orage, qui a apporté sa protection au roi pour la construction de cette ville.

(1) Laroche, *Karahöyük*, p. 48 ; Meriggi, *Manuale* II, 2-3, p. 317.

(2) G. Neumann, *Festschrift H. Otten*, p. 244-251 ; Hawkins, Morpurgo-Davies et Neumann, *Nachrichten Akad. Göttingen* 1973, p. 156 sqq.

(3) Pour de nombreux anthroponymes hourrites formés sur le radical IR « aide », voir Gelb et autres, *Nuzi Personal Names*, 1943, p. 73 et 220 ; Fr. Gröndahl, *Personennamen aus Ugarit*, 1967, p. 225-226. Ce théophore est également attesté dans un texte de Boğazköy, Laroche, *Noms des Hittites*, p. 81, n° 469, où il s'agit du nom d'un roi d'Amurru.

(4) Hawkins, *Anat. Studies* 25 (1975), p. 130-131.

(5) Au sujet de la lecture *Lawazantiya*, proposée par Bossert, voir en dernier lieu la discussion chez Meriggi, *ibid.*, p. 318.

(6) Laroche, *Karahöyük*, p. 51, a comparé cette séquence avec hitt. *wemiya* : rapprochement difficile à démontrer, alors que le sens de ce verbe n'apporte pas une interprétation satisfaisante dans ce passage. Cette forme ne peut, en aucun cas, être utilisée comme exemple d'un itératif, comme le fait Meriggi, *Manuale* I (Grammatica), p. 61.

(7) D. Hawkins et A. Morpurgo proposent la lecture phonétique *is(a)-* « asseoir » et *isanuwa* pour l'idéogramme SIEGE mais sans pouvoir expliquer la ligature fréquente de cet idéogramme avec le signe *mi*, cf. discussion dans *Anat. Stud.* 28 (1978).

(8) Nous laissons de côté ici le problème de sa lecture sur les sceaux impériaux, *SBo* I, 39-41.

L. 6-7 : 346-*ti-67* PAYS E MAISON-*zi* 386VILLE + *mi-zi i/ia-zi*
« dans le pays X ... il a fait / faisait des maisons, des villes »

L'idéogramme qui précède les maisons et les villes, dont le tracé évoque un type d'arme, pourrait constituer encore une épithète pour ces substantifs. Le groupe des deux derniers signes, qui se retrouvent à la ligne 9, renferme le verbe : il s'agirait d'une graphie abrégée pour *i-zi-tá*¹, troisième personne du singulier du prétérit de la forme itérative de « faire »².

L. 7 : à-*wa/i-tá* 4U 346-*ti-67 wa/i-sa á-sa-há*

« et alors pour le dieu de l'orage de X j'ai été bon » (ou bien :) « et alors du dieu de l'orage de X j'ai été le favori »

La phrase se termine par la première personne du singulier du verbe « être », forme verbale qui est attestée dans de nombreuses inscriptions³. Pour cette raison, il convient de lire séparément les deux signes précédents⁴, *wa-sa*, avec le sens de « bon ».

L. 7 : *wa/i-mi-tá-à* DIEU-*ni-i/ia i/ia-?* STATUE-*tá*
« et alors, pour le dieu il m'a fait ... une/des statue(s) »

La lecture du signe transcrit ici par « ? » est incertaine et on ne peut décider s'il s'agit d'un tracé déjà connu, par exemple *sa*₄ pourvu d'un petit trait, ou bien d'une forme nouvelle⁵. Ce mot de deux signes se rapporte très probablement à la statue. Le suffixe *-ta* qui suit l'idéogramme « statue », « image » indique ici une forme verbale que nous traduisons pour cette raison par « faire une statue ». Cette phrase serait à comprendre comme une conséquence du passage précédent, où l'auteur de la stèle nous explique qu'il était bon, ou bien favorisé par le dieu de l'orage ; pour cette raison, le roi a fait dresser une statue du dieu de l'orage pour lui.

L. 8 : à-*wa/i-mu* 4U 346-*ti-67 201-tá 201-tá* REL-*i/ia mi-sa 135-ti-sa-tá*

« et alors le dieu de l'orage pour moi et ce qui (était) mien de partout venait/volait constamment au secours (?) »

Comme l'avait vu très justement Meriggi⁶, le verbe de cette phrase, exprimé par un idéogramme suivi du suffixe itératif, doit exprimer une action favorable, dont le dieu de l'orage faisait bénéficiaire Armanani. Le dessin de l'oiseau nous fait croire à une notion comme « venir ou voler au secours, à l'aide ». Dans le groupe des quatre signes qui précèdent le verbe, et que Meriggi propose de lire comme un participe passif du prétérit s'accordant avec le dieu de l'orage⁷, nous préférons voir deux mots :

(1) Ce type d'abréviation est en effet connu à l'époque impériale, par exemple *tu-pi* pour *tu-pi-ti*, sur les inscriptions d'Emirgazi.

(2) Pour la nouvelle lecture du verbe « faire » *i-zi-ya/ i-zi-i/ iz-zi*, et l'interprétation en tant que forme itérative, voir Hawkins, Morpurgo-Davies et Neumann, article cité, p. 186-187.

(3) Cette forme verbale, parfaitement visible sur la pierre, l'est moins sur la copie de Güterbock. Pour cette raison, on trouve une transcription erronée chez Laroche, *HH*, n° 166, 4, ou incomplète chez Meriggi, *Manuale* II, 2-3, p. 320, lequel se demande pourtant s'il ne s'agit pas d'un *-ha* final.

(4) Au lieu d'en faire un seul groupe avec le verbe, cf. les auteurs cités à la note précédente.

(5) Avec Meriggi, *ibid.*, nous écartons ici la lecture d'un relatif, proposée par Laroche, *Karahöyük*, p. 50 et 52, ainsi que *HH*, n° 329, 4.

(6) Meriggi, *ibid.*, p. 321.

(7) Meriggi, *ibid.*, p. 321. D. Hawkins (par lettre) pense qu'il est possible de lire ici le participe passé du verbe louvite *kuwaya-* « craindre ».

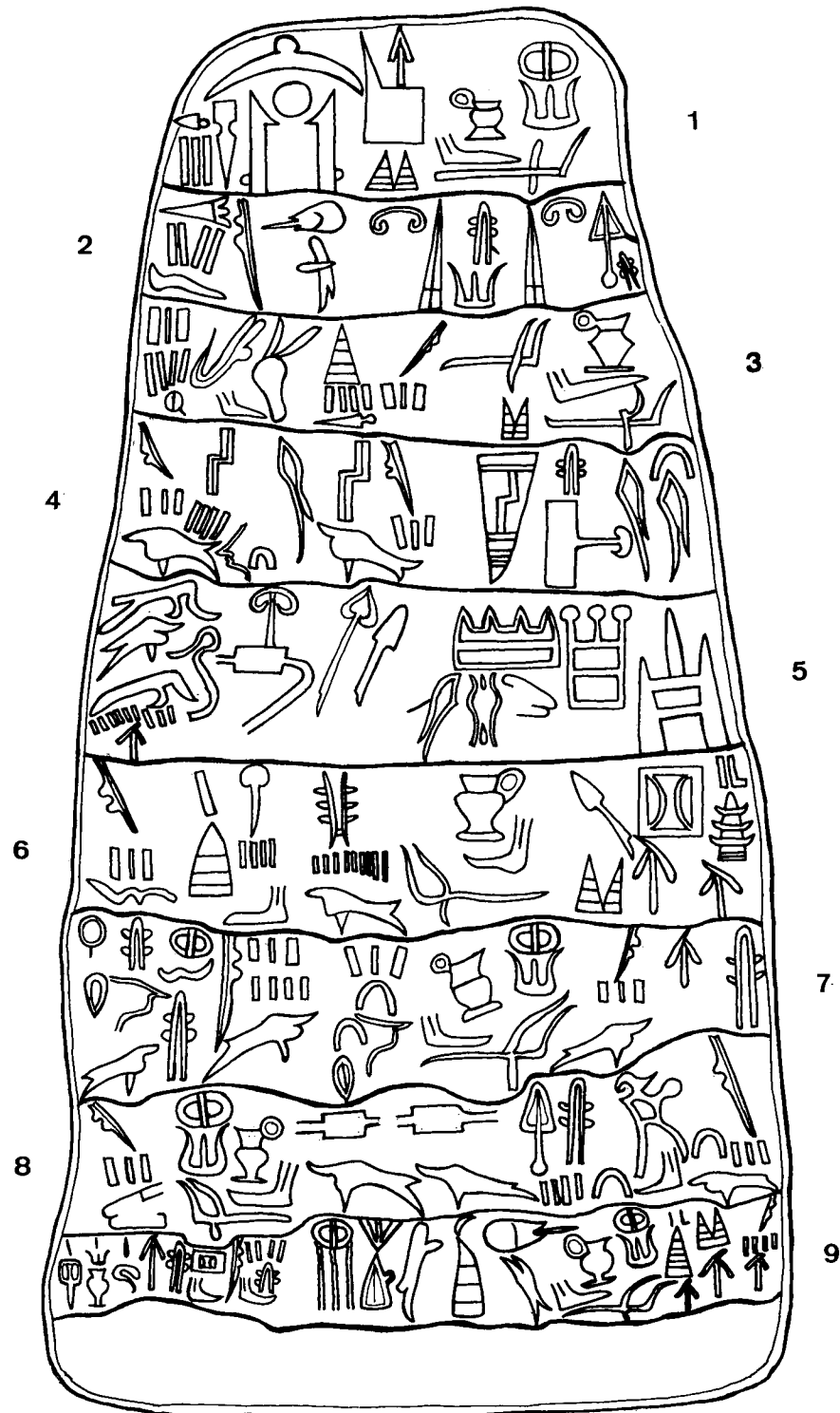


Fig. 3. — La stèle de Karahöyük-Elbistan (face antérieure).

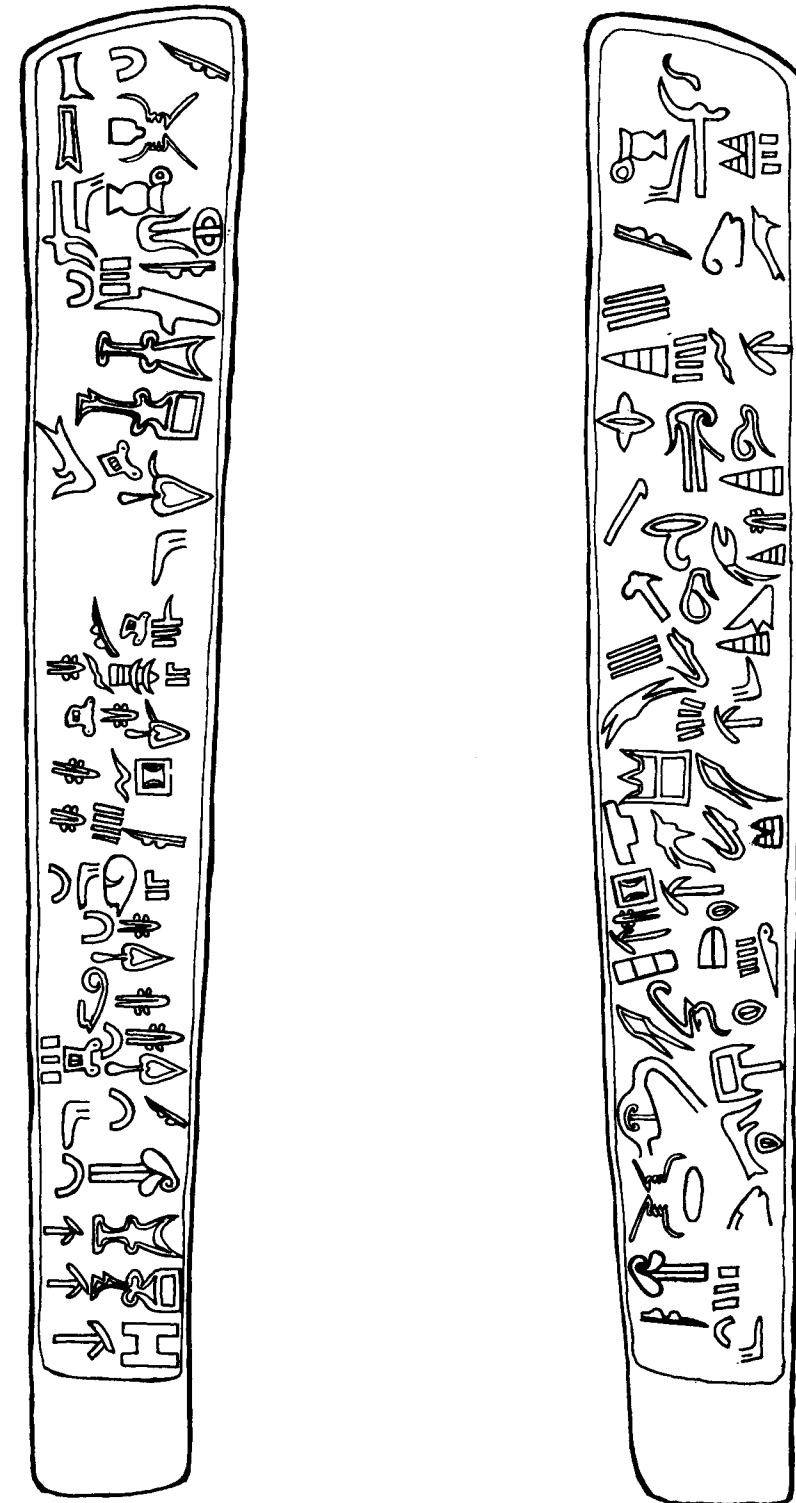


Fig. 4. — La stèle de Karahöyük-Elbistan (faces gauche et droite).

le pluriel neutre du relatif suivi d'un pronom possessif (*a*)*mi(a)*s, même si l'on s'attendrait plutôt à voir ici une forme du pluriel.

L. 9 : à-mi-zi PAYS-zi ³⁸⁶VILLE-zi ^{4U} 346-ti-67 pari DONNER
« et mes pays, mes villes au dieu de l'orage du (pays) X j'ai offerts »

L'identification de l'idéogramme « donner » permet de traduire complètement cette phrase, qui est l'une des plus claires du texte¹; comme à la ligne 2, le signe n° 13 a ici la fonction de préverbe, et il est intéressant de remarquer que le même composé *pari piya* se retrouve sur la stèle de Babylone, où il s'agit également d'une donation au dieu de l'orage².

L. 9 : ³⁸³VILLE (?) METTRE ^{4454(?)} ⁴¹⁹⁸
« dans cette ville j'ai installé le dieu X et le dieu Y »

La lecture de cette phrase est particulièrement ambiguë et nous proposons cette traduction sous toute réserve³.

L. 9 : mi-i/ia-ti-à MAISON-ti i-zi un/383 F un/383 ha-G un/383 H
« avec/de ma maison il a fait ... »

Dans ce passage, où l'auteur du texte expose, dans des propositions presque symétriques, ce qu'il a fait pour le dieu et ce que le dieu a fait pour lui en échange, cette dernière phrase fait connaître encore une bonne action de la divinité. Les signes qui correspondent aux gestes favorables du dieu de l'orage à l'égard de la maison d'Armanani restent, en tout cas, incompréhensibles.

Face droite (fig. 4) :

346-ti-67^{PAYS}-waji à-mu-tá trois VILLE-mi-ni-zi lu-B-ma^{VILLE} ?-282-pi-i/ia^{VILLE}
284-ma-ka^{VILLE} SEIGNEUR-na-ti DONNER-mi-zi

« et alors (dans) le pays de X trois villes m'ont été données par le seigneur »

Cette phrase est claire : seuls les noms des trois villes résistent à l'interprétation⁴. Pour l'initiale du nom de la deuxième, le tracé du signe est ambigu et ne peut être lu avec certitude comme étant le n° 26⁵.

MURAILLE-270 263-tá-na^{PAYS} MAISON-zi i-zi-há
« une muraille forte (?) et des maisons dans le pays 263-tá-na j'ai fait »

Dans ce passage, il convient d'apporter deux précisions de lecture. Tout d'abord, le signe qui accompagne l'idéogramme pour « muraille » est le n° 270, susceptible d'avoir ici une valeur idéographique. D'autre part, le dessin que nous transcrivons par l'idéogramme « pays » ne peut en aucun cas être un *sa*₅⁶.

(1) La lecture correcte du signe *mi*, qui est parfaitement visible sur la pierre, a permis à Meriggi, *ibid.*, p. 321, de délimiter les deux phrases dans ce passage ; cependant, il n'a pas réussi à reconnaître l'idéogramme « donner », également clair sur le document.

(2) Meriggi, *Manuale*, II, 1, p. 38, l. 4.

(3) En tout cas, il est certain que les deux idéogrammes que nous lisons comme représentant des noms divins ne sont pas identiques, et ne doivent pas être identifiés comme l'idéogramme « roi », comme l'a fait Meriggi.

(4) Cette traduction correspond entièrement à celle de Meriggi.

(5) Voir Laroche, *Karahöyük*, p. 52, et Meriggi, p. 321. La récente identification du signe 26 comme idéogramme « front », *hant-*, par D. Hawkins, article cité, p. 148-150, apporterait un nouvel argument contre leur lecture.

(6) Comme il apparaît sur la copie de Güterbock.

259-J-mi-li 270 20-há LIEU DE CULTE(?) *tu*₄-tá-ha

Dans ces deux phrases, Armanani continue le récit de ses œuvres. Le verbe de la première, très probablement représenté par deux signes, soulève le problème difficile de la lecture du *lituus*, de manière générale, et en particulier, de sa combinaison avec le dessin du profil¹. La lecture du verbe de la seconde phrase est aussi ambiguë : on ne peut décider s'il s'agit d'un mot nouveau ou bien si le n° 326 est à lire idéographiquement. Dans ce cas, on aurait la forme *ta-há* « j'ai pris », mais ceci ne nous semble pas donner un sens satisfaisant.

COLÈRE-mu NÉG-waji à-sa-ti

« il ne sera jamais irrité contre moi »

Comme l'a supposé déjà D. Hawkins², il doit s'agir ici du dieu de l'orage, qui ne montrera pas de colère à propos des travaux d'Armanani.

Face gauche (fig. 4) :

PORTE-zi 293-zi 469-zi NÉG-sa à-sa-ti

« (Près des) portes, des chars et cavalerie, des ..., qu'il n'y ait pas »

Dans ce dernier passage³, l'auteur exprime la crainte que l'ennemi vienne l'attaquer et demande dans ce cas la protection du dieu de l'orage. La première proposition commence par trois idéogrammes, chacun suivi par le suffixe de pluriel, mais les éléments défavorables nous semblent être représentés seulement par les deux derniers, qui se retrouvent ensemble plus loin. L'identification du signe 293 en tant que ligature de « chariot + jambe de cheval », proposée par Laroche⁴, aboutit à une traduction tout à fait satisfaisante, et l'on devra admettre que le n° 469 exprime également une notion militaire⁵.

REL-i/ia-sa-pa-waji i/ia-ma REL-i/ia-sa ³⁸⁶HOMME-ti-sa à-mi-i/ia MAISON-
ni-i/ia REL+ra/i-i/ia-pa ³⁸⁶VILLE-ni-i/ia tara/i-pa-à-ti

« Quel que soit l'homme qui vienne piétiner ma maison et même ma ville »

REL+ra/i-pa-ta 293 469 METTRE

« ou même s'il installe (à proximité) des chars et cavalerie et des ... »

à-wa/i-sa ^{4U} 346-ti-67 COLÈRE-tu à-sa-tu

« que lui, le dieu de l'orage du (pays) X soit irrité contre lui »

Il n'y a pas de difficulté dans ce passage. Cependant, le signe qui suit l'idéogramme « colère » pourrait être un *tu* tracé d'une façon particulière.

(1) Sur ce point, voir en dernier lieu la discussion chez Hawkins, Morpurgo-Davies et Neumann, *op. cit.*, p. 162-163.

(2) D. Hawkins, article cité, p. 131.

(3) Une traduction satisfaisante du texte sur cette face a été proposée par D. Hawkins, p. 131. Pour cette raison, nous la reprenons ici entièrement, en essayant seulement d'élucider le sens des deux passages obscurs.

(4) *Karahöyük*, p. 53.

(5) Pour ce signe, voir en dernier lieu la discussion chez S. Alp, *op. cit.*, p. 26.

Conclusion

La traduction obtenue au cours de cette analyse est loin d'être complète. Toutefois, il semble qu'il se dégage de ce texte quelques traits essentiels qui nous amènent à le diviser en plusieurs sections :

a) intitulé (l. 1-3), où l'on apprend qu'Armanani, un haut dignitaire, probablement une sorte de gouverneur, a fait ériger la stèle sous le règne du grand roi Ir-tešub. Le nom du pays où l'action se déroule et sur lequel régnait Ir-tešub demeure malheureusement indéchiffrable;

b) l'intitulé est suivi par un récit à la troisième personne (l. 3-7) décrivant les travaux du roi, en particulier la construction d'une ville, pour laquelle le roi a été favorisé par le dieu de l'orage. Il s'agit sans doute de la ville où se trouvait notre stèle;

c) après l'exposé des mérites royaux, Armanani passe à ses propres affaires. Il fait d'abord part (l. 7-9) de son dévouement envers le dieu de l'orage et des faveurs divines qu'il a reçues. Il annonce ensuite (face droite) qu'on lui a accordé le pouvoir sur trois villes, et qu'il a renforcé et reconstruit un autre pays, etc. Il termine l'énumération de ses œuvres en demandant au dieu de l'orage de ne pas être en colère contre lui. Le texte se termine (face gauche) par les craintes qu'exprime Armanani au sujet d'éventuelles attaques ennemies et par un appel à la protection du dieu de l'orage.

En ce qui concerne la datation, l'analyse épigraphique est le seul moyen utilisable pour situer ce texte, qui ne mentionne aucun nom ou événement historique déjà connus¹. A travers le commentaire des signes, on a pu voir que la plupart des dessins offrent une graphie d'aspect ancien². Le caractère archaïque se manifeste également par la présence de nombreux idéogrammes, rarement pourvus d'un complément phonétique, ainsi que de ligatures de signes ou du cartouche royal.

Cependant, en dépit de tous ces éléments archaïques, le texte de la stèle, comparé aux inscriptions impériales, qui forment un groupe assez homogène, apparaît différent. Cette diversité se manifeste d'abord dans l'aspect général du ductus, qui commence à accuser une légère tendance à la schématisation. Ensuite, dans l'évolution de certains signes, par exemple l'idéogramme du négatif, qui apparaît déjà avec la graphie simplifiée connue sur les inscriptions plus récentes³.

En conséquence, l'écriture ne peut être considérée comme vraiment très ancienne. De nombreux archaïsmes d'une part, de menues innovations de l'autre, nous font voir ici un premier stade de la phase transitoire existant entre la période impériale et la période néo-hittite. Ce résultat vient donc confirmer la datation proposée par les archéologues.

(1) Conclusions dans le même sens déjà chez Güterbock, *Raporu*, p. 103.

(2) Les premières comparaisons, avec des graphies anciennes ou récentes, ont déjà été proposées par Laroche, *Karahöyük*, p. 47-48.

(3) La délimitation des phrases au moyen de particules introductives, évoquée par Meriggi, *Manuale II*, 2-3, p. 317, n'est pas un argument en faveur d'une date récente, car elle est déjà bien en usage à l'époque impériale.

Enfin, du point de vue historique, quelques rares renseignements sur la société post-impériale sont fournis par certains détails : 1) les deux noms propres lus avec certitude pourraient indiquer un milieu hurro-louvite; 2) le dynaste local porte encore le titre de grand-roi, alors que son vassal est un haut-fonctionnaire dont l'appellation date de l'époque impériale; 3) enfin, la stèle continue à représenter un important objet de culte.

Il apparaît ainsi que la destruction de l'Empire hittite n'avait pas entraîné, du moins dans les premiers temps et dans cette région, des modifications importantes touchant la structure et les traditions de la société¹.

(1) On trouve une conclusion dans le même sens chez Alp; article cité, p. 20-21, au sujet du groupe Kizildağ-Karadağ.

ADDENDUM. — Au moment où ces lignes étaient déjà rédigées, j'ai eu connaissance de l'important article de K. Bittel, « Das Ende des Hethiterreiches aufgrund archäologischer Zeugnisse », *Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt* 1976, p. 36-56. En cherchant à savoir de quelle manière s'est produite la chute de l'Empire hittite dans divers sites anatoliens, K. Bittel parle de Karahöyük-Elbistan (p. 51-52). L'absence de traces d'une destruction brutale de la dernière couche hittite lui permet de déduire que ce site, qui se trouve à la périphérie de l'Empire, a connu une transition pacifique vers l'âge du fer. D'après lui, ceci explique le maintien pendant un certain temps de la céramique monochrome de type hittite, mais avec des particularités nouvelles (argile et technique), ainsi que la conservation de notre stèle *in situ*. Elle aurait été recouverte seulement plus tard, à partir du IX^e siècle, date à laquelle apparaît ici la première céramique peinte de l'âge du fer. Dans ces conditions, contrairement à ce qui s'est passé en Anatolie centrale, il a dû y avoir en Kataonie une survivance de la société hittite impériale, qui aurait conservé ses traditions durant un ou deux siècles.

Ces conclusions, obtenues grâce aux données archéologiques, apparaissent tout à fait en accord avec les remarques qui ont été présentées ci-dessus, à travers l'examen paléographique et philologique de l'inscription de notre stèle.